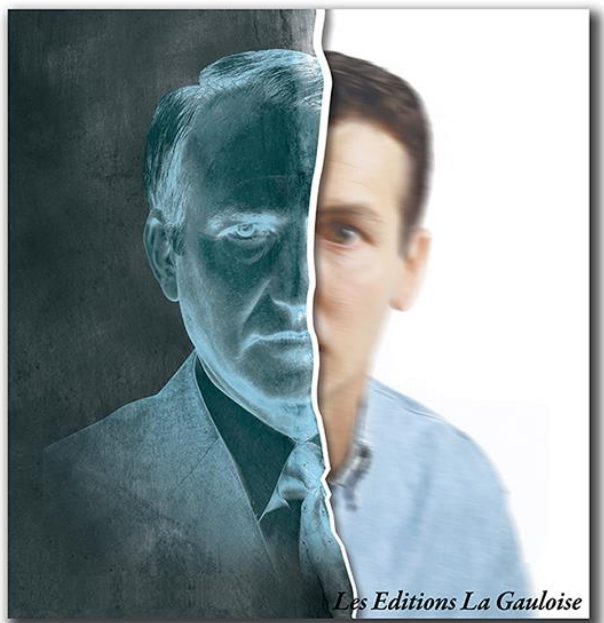


Jacques Fournée

De mémoire lasse



Jacques Fournée

DE MEMOIRE LASSE

Roman

Les Editions La Gauloise
Série La Gauloise Noire

-01-
Martin

-Je pensais ne plus jamais vous revoir !

-Ça fait combien ?

-Deux ans, deux mois, dix-huit jours et des broutilles... Deux années sur quatre ! Trois pour cent d'une vie...

-Pas un bail ! J'en connais qui reviennent ! Vous, au moins, vous serez chez vous pour le nouvel an !

-Chez moi ?... Personne ne m'y attend ! ... Vous n'auriez pas une clope, non ?

-Non !

-Bon !... Alors... bonne année et salut!

-C'est ça ! Et je ne te dis pas 'À bientôt'...

Le gardien pousse la porte métallique. Elle fait un bruit mat de serrure puissante suivi du souffle d'un vérin hydraulique. Martin Duteil la regarde se fermer en se demandant qui elle protège le mieux, des prisonniers qu'elle isole ou des hommes soi-disant libres dont il fait à nouveau partie.

Libre ? La belle affaire ! Libre de quoi ? De retrouver cette vie gâchée qu'il a laissé s'empoussiérer dans son appartement de l'Ariane ? Pas si loin, d'ailleurs, de la maison d'arrêt. Libre d'ajouter un nouveau chapitre au roman sans intérêt de sa vie, une spirale de plus, identique aux précédentes ? Libre d'aller quelques seringues plus loin ? Jusqu'où ?... Pas un jour sans que les mâtons ne l'aient prévenu : - *La liberté, ça se mérite !* A grands coups de solitude, oui... de déprime, de vide peuplé du regard des autres, narquois, hargneux. Le malheur ne rapproche pas les hommes, il les jette les uns contre les autres, chacun pour soi, l'égoïsme pour tous. ...*La liberté, ça se mérite...* Parole de flic !

Un coup d'œil sur la plaque : Prison d'état, rue de la Gendarmerie ! Nice a le sens de l'humour ! Martin Duteil revoit l'instant où il a franchi cette porte en sens inverse. L'angoisse à l'état pur, l'horreur des situations irrémédiables, de celles dont la portée n'implique que deux individus : celui qu'il était alors, et celui qu'il ne sera jamais plus.

Et puis, il y a l'autre ! Deux ans qu'il y pense, jour après jour. Deux ans que son regard envahit sa cellule, le réveille dans ses nuits froides, résonne dans les couloirs vides de sa conscience. L'autre ! Dressé dans sa mémoire comme l'œil de Caïn, répétant sans cesse la même menace :

On se retrouvera, Duteil ! Je te jure qu'on se retrouvera...

Et maintenant ? Une rue impersonnelle, des publicités qu'il ne reconnaît pas, l'air de décembre insouciant et léger qui vous fait oublier l'hiver, une vie bruisante, à respirer avec

modération, et, dans l'échancrure des toits, les collines vert foncé du mont Boron et l'horizon marine de la méditerranée, hérissée de voiles qui griffent la mer.

Ah, la mer, la nature !... il en a oublié les couleurs dans l'univers gris de la prison. Les parfums aussi, les craquements des pins, le vent dans les drisses, l'odeur des pierres chaudes, un monde qui s'impose à lui par brassées après une si longue absence. L'isolement éloigne de tout, sauf de soi. Pendant son incarcération, Martin a tellement ressassé son passé qu'il en a oublié l'avenir. Et l'avenir, c'est maintenant qu'il commence, là, devant cette porte de prison, à partir de cette hébétude paralysante qui le désarme. L'avenir, l'inconsistant avenir, celui que rien ni personne ne peuple. Personne, si ce n'est l'autre !

Un abribus s'offre à lui. *Se faire conduire –pense-t-il - laisser la ville se dérouler au gré d'une volonté tierce, reprendre contact avec le quotidien sans vraiment y participer.* Martin n'a pas d'itinéraire puisqu'il n'a pas de but. Une pancarte coupe court à sa méditation : *En raison des grèves, il n'y aura pas de bus le 31 décembre !* Le 31 décembre... aujourd'hui !

Bonne année !

-02-
Jérôme

Je m'appelle Jérôme ! Jérôme Morino. Je suis entrepreneur BTP de père en fils depuis que le mien en a décidé ainsi ! Il faut dire qu'à mon retour sur la Côte d'Azur, après vingt années d'Allemagne, je n'avais le choix qu'entre la construction et l'hôtellerie... En fait, je déteste mon métier. J'aurais mieux fait de m'offrir un deux étoiles dans l'arrière-pays!

Au volant de ma voiture, je survole la zone industrielle de Nice, plus élégante à cette distance que dans sa proche réalité. Depuis le pont de la Manda jusqu'à Gattières, la route de Saint Jeannet surplombe la plaine du Var avec majesté. Le soleil d'hiver m'attend à chaque virage, horizontal, tâchant de ses éclaboussures fauves la carrosserie de ma limousine. Une Mercedes rouge sang, ma ruine... une folie que je tiens de mon père ! Toute sa vie, il n'a juré que par la marque d'Outre-Rhin, symbole incontournable de sa réussite sociale. Il est mort au

volant de l'une d'elles, terrassé par une crise cardiaque. Depuis, je maintiens la tradition, je la dépasse même, confondant allègrement les attributs du succès avec la réussite qu'ils impliquent. Je laisse le village de Saint Jeannet s'accrocher aux baous et plonge vers La Gaude à l'instant où mon portable se fait entendre.

-Jérôme ? Pierre Quantin ! Tu es en route ? Pierre est l'Architecte avec lequel je travaille depuis quelques années.

-J'arrive au chantier ! J'y serai dans trois minutes. Et toi, tu y es déjà ?

-Non... en fait, je vais avoir du retard. Vidocq m'a demandé de passer à son bureau. Le temps de faire un saut à la préfecture et je te rejoins. Commence sans moi...

-Lâcheur de merde ! Tu sais que je suis mal à l'aise avec les clients... les gens friqués me donnent de l'urticaire. Et puis, c'est ton projet, bon sang ! C'est à toi de le défendre.

-Oui papa ! N'oublie quand même pas que l'entrepreneur, c'est toi. Moi, je me contente de faire les plans...

-D'accord ! Mais sois gentil : fais vite !

Le temps de raccrocher et un terrain en cours de dépeçage m'offre ses grues, ses échafaudages et la carcasse bétonnée d'une villa grand standing en devenir. Je me gare entre des palettes de ciment, les camionnettes de service et la Jaguar du propriétaire.

Une main empressée m'ouvre la portière et la silhouette dégingandée du conducteur de travaux se fend d'un salut très britannique.

-Hello, mister Morino ! On peut dire que vous tombez sur la pique...

-À pic, 'Quicky', à pic... et puis, une fois n'est pas coutume ! D'habitude, j'ai l'impression de jouer les trouble-fête !... Sauf les jours de paye, bien sûr. Tout se passe bien ?

-Yes ! Except cette bloody shit de terrassier qui n'en finit pas de creuser pour le piscine ! Il dit que le fond de la fouille, il est rocheuse...

-Quoi, le fond de fouille ? Merde ! J'ai payé le géologue une fortune pour qu'il plante au bon sol... veux rien savoir de ce genre de désagrément... débrouillez-vous avec lui.

Une douleur fulgurante me lacère les entrailles, mon estomac s'emballe. Les contrariétés !... Je somatise par le ventre. J'avale deux pilules d'un marron très suggestif, extirpe de la voiture mon attaché-case en cuir patiné et me dirige vers la construction, flanqué d'un Quicky plus anglo-saxon que jamais. À croire que l'atavisme se développe mieux avec l'exil !

-Les clients sont arrivés depuis longtemps ?

-Cinq minutes. Ils sont dans l'attente de vous !

-Et les corps de métiers ? Tous là ?

-Yes ! Sauf ce bloody shit de plombier ! Comme toujours ! J'ai appelé son office... il ne va pas tarder !

-Bravo !... Quantin... le plombier... c'est une conspiration ? Passez-moi le compte-rendu de la dernière réunion !

-Je... j'ai pensé que vous l'auriez amené...

-Pensé ? Depuis quand pensez-vous, Quicky ? C'est vous le conducteur de travaux, il vous incombe d'avoir en permanence un double des minutes sur le chantier ! Ce n'est pas compliqué, non ? Ce n'est pas à vous de compter sur moi, c'est le contraire !... Je ne suis pas votre père, bloody shit de merde !

Martin Duteil arpente les ruelles du vieux Nice en faisant de nombreux arrêts aux terrasses des bistrots. Café, thé, eau minérale... l'alcool, ce sera pour plus tard, lorsque les contours de sa récente liberté se seront estompés, pour la prolonger, pousser un peu plus loin le vide de demain ! Il regarde les passants, fluides, embarqués dans leur vie, inaccessibles.

-Une portion de 'Socca' et une Badoit... Douze euros !

-Dites-moi, le 'Pub gallois' qui faisait le coin de la rue... il est où, maintenant ?

-Sais pas ! Ça ne fait qu'un an que je suis là ! Jamais entendu parler ! Vous n'avez pas l'appoint ?

-Je ne sais pas ! Ça ne fait que deux ans que j'ai ce billet ! Il y a plus petit ?

-Non... mais il y a plus con !

Disparu, le 'Pub gallois' ! Envolé ! Martin se demande où il pourra s'achalander, non qu'il soit en manque, son passage en prison l'a pratiquement désintoxiqué, seulement il ne veut pas parier sur l'avenir. Trop lucide, suicidaire même ! Les murs d'une cellule n'ont jamais guéri du désespoir.

Il mange sa galette de pois chiches, ignore le verre d'eau et repart à l'attaque de la foule. La promenade du Paillon, le théâtre, Acropolis, direction l'Ariane ! Deux bons kilomètres à faire. Mais avant, il y a le palais des expositions et la place qui le borde, côté sud. Un petit espace, entouré de platanes, impersonnel, comme il y en a tant. Pour Martin, elle symbolise une partie de sa vie, la dernière avant son arrestation, une

période douce-amère où il a connu un semblant de bonheur. Un semblant seulement... Le bureau est toujours là, avec sa vitrine dépouillée, impersonnelle. Il s'en approche, le soleil à contre-jour l'empêche d'en sonder l'intérieur. Il l'imagine avec ses tables en métal, ses piles de dossiers, son atmosphère studieuse. Un coup d'œil appuyé contre la vitre en mettant la main en visière : Germaine est fidèle au poste, atablée devant le clavier de son ordinateur. Une superbe brune, campée sous sa crinière noire, le teint mat et l'œil brillant, une pouliche imprenable, indomptée, que seuls un accent provençal à couper au couteau et un net penchant pour l'absinthe détrônent de son piédestal.

Pousser la porte ? Entrer comme il l'a fait autrefois, à l'époque où sa vie se conjugait avec celle de Sarah ? Trop tard ! Elle est partie bien avant lui, elle a eu cette chance qu'il n'aurait jamais, parce que le courage d'en finir lui manquerait toujours.

A l'instant où il baisse les yeux et se détourne du bureau, ceux de Germaine se lèvent vers lui. Il ne les verra pas, ni ce regard étonné, ni ce léger tremblement qu'auront ses mains en montant vers le visage.

L'Ariane... deux kilomètres. Et pas de bus !

-Bien !... Il me reste à vous remercier pour votre coopération. Mon conducteur de travaux est à votre disposition pour les questions de détail.

-Et les avenants, monsieur Morino ?

-Je file au bureau les préparer. Je vous les poste avant ce soir... vous les aurez pour le réveillon ! Pierre, peux-tu m'accompagner ?

Je serre des mains et me dirige vers ma voiture. Quentin marche un peu plus loin, délaissant le chemin pour escalader les monticules de terre et de gravois.

-S'il y avait des flaques d'eau, tu sauterai dedans. J'aurais dû t'acheter un cerceau pour Noël ! Essaye les culottes courtes, ça devrait bien aller avec ton mètre quatre-vingt-dix !

-Oui papa !

-Arrête de me dire ça !... Je n'ai pas d'enfant. Enfin... je n'en ai plus.

Pierre me lance un regard inquiet. Nous avons juré de ne jamais évoquer ce souvenir. Il se rapproche et me passe le bras sur l'épaule. Tout lui : gamin dans l'âme et protecteur dans les faits. Sans son aide, il y a longtemps que j'aurais mis la clef sous la porte !

-Tu ne t'en es pas mal tiré. A mon arrivée les Bernstein étaient sous le charme ! Je me demande pourquoi tu tiens toujours à ce que j'assiste aux réunions de chantier !

-Parce que tu es payé pour ça, que les clients aiment voir ta tronche de bellâtre, que cette bicoque de merde est le fruit de

ton cerveau perturbé... en fait, parce que je ne suis pas sûr de moi !

-Et tu me demandes de devenir adulte ?

-À propos, qu'est-ce que Paul Vernier te voulait ?

-Vidocq ?... Rien d'important ! Enfin... tu connais ces divisionnaires à deux doigts de la retraite ? Toujours peur que le train parte sans eux. Une vie à traquer le gros gibier, et les derniers mois à s'affoler quand le thé n'est plus à la bonne température.

-Pierre !

-Oui, bon !... Il t'en parlera lui-même. Il sera là ce soir !... Tu n'as pas oublié notre invitation pour le réveillon ? Marianne compte absolument sur toi et Renate sera de la fête !

-Renate ?

-Tu sais bien qu'elle est folle de toi !

-Tu es une vraie mère pour moi !...

-Tu veux dire : une vraie mère maquerelle ?

- Adieu la tuile !... Le petit Duteil... et juste avant la nouvelle année ! Malheur... que la fatalité, ça vous tombe dessus comme une calebasse pourrie ! Je me demande comment il va réagir, le patron... il y a si longtemps !

Depuis qu'elle a aperçu Martin de l'autre côté de la vitre, Germaine Leblond n'est plus la même. Elle n'arrive pas à se concentrer sur son ordinateur. Pour l'énième fois, elle sort une petite flasque d'un tiroir et s'octroie une rasade d'absinthe pure. C'est son seul remède dans les grandes occasions. Dans les autres aussi, d'ailleurs !

Elle l'aimait bien, le 'petit Duteil', avec ses airs d'herbe sauvage et son sourire triste. Sûr qu'il n'était plus bon à rien malgré ses trente ans à peine entamés... trop de silences dans sa tête, trop de drogue dans ses veines. Bizarre qu'une femme comme Sarah s'en soit ainsi entichée !

La sonnerie du téléphone la sort de sa rêverie :

-Entreprise Morino, j'écoute...

Je range ma Mercedes entre deux platanes. Parking privé ! Un luxe effronté dans cette ville où les voitures se garent parfois en troisième file. Je ne suis pas fâché de retrouver le bureau. J'aime sa fraîcheur et son anonymat, j'aime ses classeurs impeccablement rangés par couleurs, le silence studieux de Germaine, la sonnerie du téléphone, atténuée, feutrée. Je m'y sens à l'abri, protégé du reste de l'humanité. Non, vraiment, je ne suis pas un homme de terrain.

Je pousse la porte à l'instant où la secrétaire repose sa flasque.

-Bravo, Germaine !... Si ça continue, je serai le premier entrepreneur dont le personnel sera mentionné dans le livre des records, à la rubrique des alcooliques anonymes...

Elle s'étouffe, tousse à grand spectacle, les yeux écarquillés.

-Mon dieu !... Vous m'avez noyé les poumons, que maintenant, ça me pégue dans les bronches ! Si c'est pas

malheureux de gâcher de la marchandise... au prix où il est, le pastis !...

-Merci pour la cotation en bourse de l'alcool ! Rien d'autre ?

-Euh... monsieur Petit est passé prendre son devis et les établissements Legras ont appelé : ils réclament leur dernière facture. À part cela, pas de lettre recommandée au courrier ni de visite d'huissier. La trêve de Noël, quoi !...

-Personne n'est venu au bureau ?

Germaine me regarde comme si j'avais prononcé une incongruité. Son air affolé m'intrigue.

-Et bien ?

- ...non ! Non, personne n'est entré !

Elle semble se raccrocher à un détail.

-Ah ! J'allais oublier : 'Catin' a téléphoné pour dire qu'il aurait du retard sur le chantier !... Vous étiez déjà parti.

-Quantin, Germaine... pas 'Catin' ! Je sais que vous n'aimez pas beaucoup Pierre, mais il nous fournit la majeure partie de nos clients !

Mon égérie brune oublie son asphyxie à quarante degrés et se replonge sur son clavier. Je finis rapidement un métré, fais le brouillon des modifications demandées par les clients et sélectionne quelques dossiers à emmener chez moi. Je déteste partir du bureau les mains vides et les jours fériés sont longs dans la solitude de ma villa.

Je jette un dernier coup d'œil au sous-verre de mon bureau qui me regarde sans me voir. Deux têtes blondes : une femme pastel et un gamin de cinq ans. Ma vie... enfin, celle d'avant !

-Tenez ! Voici le compte-rendu de chantier avec les projets d'avenants au contrat Bernstein. Ils doivent impérativement partir avant ce soir. Je vous ai inscrit l'adresse Mail.

-Bonjour les heures supplémentaires... moi qui voulais rentrer tôt !

-Vous n'en aurez pas pour longtemps. Une demi-heure au plus. Ensuite, vous pourrez filer toutes les deux !

-Toutes les deux ?

-Oui ! Vous et votre bouteille de pastis !

Je m'apprête à sortir, elle m'interpelle d'un ton dramatique:

-Monsieur Morino ?

-Germaine ?

-Je... non, rien !... Bonnes fêtes et... à l'année prochaine.

-Bonne année à vous aussi !

Dans les rues de Nice, le jour se met en veilleuse. C'est l'heure où les lampadaires et les vitrines n'arrivent pas encore à projeter leurs ombres, l'heure qui hésite, lorsque les sons changent de résonance, l'heure blanche. Martin est comme elle, indécis, toujours imprégné du parfum tenace de sa cellule,

incapable de penser au futur. Il faudra attendre la nuit, la vraie, celle qui ne connaît pas les demi-teintes.

Sur le chemin de l'Ariane, il fait un détour par la voie romaine, enjambe le Paillon et remonte vers Cimiez. Une route en corniche l'amène près du vieux monastère jusqu'à une impasse ombragée où des palmiers protègent de petits immeubles cossus. Il s'arrête devant une plaque en cuivre scellée près d'un porche : « Cabinet P. Quantin, Architecture, Urbanisme ».

Il est venu là sans but précis, simplement parce que les souvenirs sont ses seuls repères, des jalons plantés dans sa mémoire ancienne et dont il a besoin de s'assurer qu'ils existent encore. Alors qu'il s'apprête à sonner, la porte s'ouvre sur une jeune femme qu'une veste en cuir trop grande n'arrive pas à enlaidir. Trente ans bon teint et des yeux qui dévorent son visage parfait.

-Martin !... Martin Duteil ! Je te croyais en prison.

-Salut Renate. J'ai été libéré ce midi... remise de peine !

-Ah !... Et tu viens voir qui ? Quantin est chez lui, il s'occupe du réveillon. Les dessinateurs sont partis et je me prépare à en faire autant. Au cas où tu aurais perdu la mémoire, nous sommes le 31 décembre !

-Perdre la mémoire ! Le rêve... Tu es toujours aussi belle : Quantin a trop de bol !

-Je t'en prie ! Si c'est pour moi que tu es venu, tu peux aussi bien aller te faire...

-Oh, oh !... *Tranquille ! C'est peut-être pour Morino que je suis venu !*

-*Jérôme ? Tu es devenu maso ? D'abord, qu'est-ce que tu lui veux ?*

-*Je ne sais pas... c'est plutôt lui qui me veut quelque chose ! Ça fait si longtemps que j'y pense. Est-il toujours furieux contre moi ?*

-*Tu es complètement inconscient !*

-*Je sais, je l'ai toujours été. Tu me jettes à l'Ariane ?*

Renate lui ouvre la porte d'une Twingo antédiluvienne et s'installe au volant sans dire un mot. Elle est visiblement contrariée et sa conduite s'en ressent. Le parcours se passe dans un silence chargé. Au moment de le déposer au pied de son immeuble, elle se tourne vers lui :

-Ecoute-moi bien, Martin : en deux ans, j'ai tout fait pour que Jérôme t'oublie et oublie la mort de Sarah. J'ai porté le deuil avec lui, je l'ai soutenu, encouragé... au bout du compte, je suis tombée amoureuse de lui. Je pense qu'il m'aime aussi... enfin, à sa façon !... Le temps joue en ma faveur. Je ne laisserai personne s'interposer entre nous... et sûrement pas toi ! Alors, si j'ai un conseil à te donner : n'y pense plus ! Jérôme fait partie de ton passé, aujourd'hui il appartient à mon avenir !

A suivre...